Document generated on 04/30/2024 3:34 a.m.

24 images

United Red Army de Koji Wakamatsu
La vie sans Gabriella Ferri de Priit Pärn et Olga Marchenko

Gérard Grugeau and Marcel Jean

Number 144, October–November 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25124ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. & Jean, M. (2009). Review of [*United Red Army* de Koji Wakamatsu / *La vie sans Gabriella Ferri* de Priit Pärn et Olga Marchenko]. *24 images*, (144), 43–43.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

United Red Army de Koji Wakamatsu

Ce film passionnant et autoproduit marque le grand retour de Koji Wakamatsu qui a influencé le cinéma des années 1960 et 1970, notamment en tournant les premiers *pinku eiga* (films érotiques japonais, dont ***Quand l'embryon part braconner*** présenté récemment à la Cinémathèque) et en produisant ***L'empire des sens*** de Nagisa Oshima (1976). Comme le regretté Shohei Imamura, Koji Wakamatsu fait partie des cinéastes en colère de la Nouvelle Vague nippone qui se sont intéressés au contrechamp de l'histoire officielle du Japon. Partant d'une prise d'otage largement médiatisée en 1972 qui impliquait un regroupement d'extrême gauche en faveur de la lutte armée, ***United Red Army*** est une remarquable plongée dans l'univers des mouvements révolutionnaires étudiants qui ont explosé non seulement au Japon, mais dans la plupart des pays industrialisés, à la fin des années 1960. Présenté sous la forme d'un docu-fiction en trois parties scandées par la musique électrisante de Jim O'Rourque (Sonic Youth), le film se révèle tout autant une brillante leçon d'histoire militante qu'une œuvre d'une grande homogénéité visuelle, faisant appel à divers régimes d'images.

Loin de toute récupération douteuse et s'appuyant sur une voix hors champ qui installe une distance salutaire au cœur du récit, le documentaire (images d'archives des luttes politiques de l'époque) s'allie ici à la fiction pour exposer de l'intérieur le combat de diverses factions communistes, leurs rivalités et leur éclatement. Un huis clos terrifiant sera l'occasion d'exposer avec une acuité exemplaire le dévoiement des idéaux collectifs par les révolutionnaires en proie à un messianisme de plus en plus radical. À la violence verbale qui vise à annihiler l'individu s'ajoute bientôt l'atteinte à l'intégrité physique. Les corps battus, tuméfiés, exécutés en viennent alors à symboliser les pires dérives d'une cause pervertie par un désir de fusion totalitaire. La prise d'otage qui clôt le film dévoile en bout de ligne l'autre côté de la médaille : les techniques répressives d'un État, prêt à tout pour conditionner l'opinion publique. Certains survivants rejoindront par la suite la nébuleuse terroriste (établie notamment au Moyen-Orient) à laquelle faisait déjà allusion ***L'avocat de la terreur*** de Barbet Schroeder. ***United Red Army*** permet à Koji Wakamatsu de revisiter sans complaisance l'histoire de son pays et son propre parcours d'activiste (le cinéaste est aujourd'hui en faveur de la démocratie participative) – pour rétablir la face cachée d'une période méconnue et toujours présentée de façon tendancieuse. Pour le réalisateur, le cinéma reste néanmoins une arme. Échelonné sur 190 minutes, ***United Red Army*** est un film percutant dont la durée ne devrait pas rebuter le spectateur, car le cinéma et l'Histoire y trouvent largement leur compte. – **Gérard Grugeau**

La vie sans Gabriella Ferri de Priit Pärn et Olga Marchenko

Depuis sa présentation au plus récent festival d'Annecy, ***La vie sans Gabriella Ferri*** suscite la controverse dans le tout petit monde ultraconservateur du cinéma d'animation. Dans les divers blogues sur le sujet où certains internautes font la preuve qu'ils ont beaucoup de temps à perdre, on se scandalise face à cette œuvre qui mépriserait les spectateurs en plus d'être laide et mal animée (Eh bien non ! Ce n'est pas du Disney !).

Précisons d'abord que Priit Pärn, qui a réalisé ce film avec sa jeune épouse, la Bélarusse Olga Marchenko, est l'une des figures majeures du cinéma d'animation moderne, l'auteur de deux films marquants, ***Le déjeuner sur l'herbe*** et ***Hotel E***, dans lesquels il critique avec une ironie mordante la situation politique en URSS d'abord, puis en Europe ensuite. Chef de file de la dynamique école estonienne d'animation, Pärn livre cette fois-ci une œuvre énigmatique (par son récit éclaté) et ambitieuse (par son format) qui suscite l'inconfort par le recours constant à une approche à la fois tactile et surréalisante. Œuvre cryptée, donc, dans laquelle Pärn et Marchenko mettent en scène les jeux érotiques interrompus d'un couple, où la mort surgit brusquement, où le désir est sans cesse contrarié...

Priit Pärn a écrit le scénario de ***La vie sans Gabriella Ferri*** peu de temps après la mort de sa première épouse. Cette disparition hante ce film dans lequel un voleur sans visage s'empare de la femme du personnage principal, qui demeure seul avec son fils. Tout, dans ce moyen métrage, évoque la séparation : de la porte se refermant derrière l'homme qui se trouve ainsi prisonnier du balcon de son appartement, au boîtier vide du CD de Gabriella Ferri, en passant par le fil cassé de l'ordinateur. « Life is nice and then we die. » Voilà les seuls mots qu'on entend pendant les 44 minutes que dure cet étrange voyage. – **Marcel Jean**